

Travailler à la promotion humaine et spirituelle. Le témoignage de sainte Monique.

Il y a bien des raisons de s'intéresser à sainte Monique. Sans aucun doute les portraits que l'on peut faire d'elle sont l'indice avant tout d'intérêts de recherche : tour à tour présentée comme une mère abusive, une bigote scrupuleuse, une croyante de premier plan, une mystique rayonnante, elle ne laisse pas d'intriguer nos contemporains. Un article, dans *Itinéraires Augustiniens*, avait essayé de décrire ses vertus d'épouse et de mère, son attachement au Christ, à partir du seul témoignage que nous ayons d'elle, celui de son fils Augustin¹. Cette fois-ci, la problématique sera un peu différente : il s'agit de montrer en quoi son exemple vaut pour la promotion humaine et spirituelle, notamment en Afrique. Ses indéniables qualités en font sans doute un exemple à méditer dans les contextes troublés qui peuvent être les nôtres.

¹ Cf J.-F. Petit,
« Pourquoi
« sainte »
Monique ? »,
Itinéraires
Augustiniens, 12,
1994, p. 18-20.

1 Sortir des images toutes faites

Peu de recherches ont été menées sur cette question. Peut-être avons-nous à sortir des « images d'Épinal » sur sainte Monique, par exemple le centrage excessif sur l'épisode de l'extase d'Ostie pour faire droit à la façon dont une *laïque* comme elle peut aider à refonder un choix de la vie religieuse féminine. Après tout, nous avons peut-être à faire jouer différents « modèles de sainteté », notamment féminines, et valoriser leurs interactions.

Ce n'est pas le moindre mérite du pape Benoît XVI que d'avoir aidé à le percevoir de 2010 à 2011, consacrant ses audiences du mercredi à un large florilège de femmes, comme Claire d'Assise ou Catherine de Sienne, pour ne citer que les plus célèbres. « Le monde nous apparaît comme un "jardin", où l'esprit a suscité avec une admirable imagination une multitude de saints et de saintes, de tout âge et condition sociale, de chaque langue, peuple et culture » déclara-t-il avec justesse le 1^{er} novembre 2008². N'est-ce pas un peu dans tous les domaines de la sainteté, quand on y regarde bien, que sainte Monique s'est illustrée : éducation de ses enfants, promotion de la sainteté du mariage, participation à la vie ecclésiale à Milan, recherche intellectuelle et spirituelle avec les amis de son fils à Cassiciacum, etc...

De fait, les saints ne sont pas interchangeables : la terre d'Afrique du Nord du IV^e siècle n'est pas la nôtre. Mais si nous persistons dans la famille de l'Assomption à faire nôtre l'héritage de sainte Monique dans le sillage de saint Augustin, ce n'est pas pour entretenir, au plan spirituel, un « pavillon de complaisance » (G. Madec). C'est bien pour que ce passé puisse féconder le champ d'expérience de notre présent et dégager des pistes pour le futur. Qu'est-ce qui peut se réaliser ici désormais dans la singularité d'une vie religieuse africaine des intuitions et pratiques d'une femme du IV^e siècle ?³ Il faut ici sortir de l'hagiographie pour trouver ces *nova et vetera*, choses anciennes et nouvelles, dans le récit d'Augustin de sa propre mère.

On pourrait évidemment se demander ce que l'évêque d'Hippone a « injecté » dans le récit des faits et gestes de ses propres sentiments et désirs. Certes, il a vécu avec elle une relation sans équivalent, faite de complémentarité, de complicité, d'émerveillements communs, tant il est vrai que la sainteté de la mère a aussi permis celle de son fils (et vice versa). On pourrait se demander, si les *Confessions* doivent être considérées comme un ouvrage entièrement biblique, pour voir ce qu'Augustin identifie d'Eve (ou de Marie) dans le comportement de sa mère.

² Benoît XVI, Les femmes, la sainteté et l'Eglise, Bayard/ La Documentation catholique, 2012, p. 10

³ Cf J.-P. Sagadou dans Religieuses et religieux au XXI^e siècle, Ed. St Leger, 2016

2 Une épouse, pleine de sagesse

Mais pour ce qui nous concerne ici, les lignes de recherche concerneront surtout la mise en évidence d'une anthropologie de la femme à travers l'exemple de sainte Monique « raconté » par saint Augustin. En effet, celui-ci, conformément aux standards de l'Antiquité – mais il faudrait voir comment il s'en différencie aussi à cause de sa spécificité chrétienne

– dresse, de fait, le portrait d'une « vocation naturelle » de la femme, par exemple comme « servante de son mari », cette expression n'ayant pas pour lui un sens péjoratif comme aujourd'hui, malgré dans le cas présent le caractère irascible de Patricius. La femme ne se détermine pas uniquement comme épouse dans le soutien des liens du mariage. Mais une part de sa sainteté y réside assurément.

Une anthropologie dynamique montrerait comment Monique a pu développer ses talents correspondant à ce qui est considéré comme le psychisme habituel de la femme : femme dans le monde, protectrice des liens et éducatrice zélée, Monique. La mère d'Augustin a su atteindre l'essence des choses, non seulement dans l'extase mystique d'Ostie mais aussi dans le développement de la foi, qui reste à ses yeux, le fondement le plus solide pour les savoirs humains. Elle se réfère en effet à bien des moments à cette assurance de la foi qui est comme une « boussole », autant pour la réflexion spéculative à Cassiciacum que dans les orientations pratiques, par exemple pour le discernement de ce qu'il convient de faire sur les tombes des saints.

Sans être une féministe avérée, elle intervient dans les débats de haut vol parmi les philosophes de Cassiciacum, alors qu'une telle participation ne relevait pas de l'évidence dans l'Antiquité. Son appel à une attention soutenue aux choses divines tranche avec les possibles digressions des débats philosophiques menés par son fils. Augustin ne fait pas que louer son bon sens. Il la montre capable d'une forme de raisonnement tout à fait nécessaire aux discussions en cours dans ce cénacle masculin.

Monique apparaît certes comme épouse de Patricius, un mari qui n'est pas irréprochable en tout (elle devra subir « les outrages au lit conjugal », *Conf.* IX,9,19). Elle se considère devoir être néanmoins le soutien et l'appui du couple. Sa vocation de femme s'épanouit aussi dans sa vocation de mère. On la voit attentive à la croissance humaine et spirituelle de son fils Augustin (et sans doute bien évidemment de son frère Navigius et de sa sœur devenue moniale). Elle encourage leur éducation à Carthage, même si celle-ci représente un sacrifice financier que Patricius ne pourra assumer seul. Vers 40 ans, elle se retrouve « veuve avec enfants à charge », avec tout ce que cela a pu comporter d'efforts.

Plus largement, Monique est « mère en humanité ». Elle se tient là où les relations sont corrompues : cela ne vaut pas seulement quand Augustin entend « prendre femme » mais aussi parce qu'elle soutient la vie, d'abord dans sa maison (avec les servantes et sa belle-mère) et comme « citoyenne » engagée dans la Cité. *Les Confessions* rapportent

qu'elle détestait les bavardages à Thagaste et qu'elle cherchait avant tout les formes de conciliations : « dans les dissentiments et les discordes entre n'importe quelles personnes, dès qu'elle pouvait, elle s'offrait en pacificatrice » (*Conf. IX,9,9*).

Cette attention à la vie publique suppose une présence reconnue et acceptée. Mais ses vertus pacificatrices ne furent pas que curatives : Monique semble s'être attachée à prévenir les discordes par de « bonnes paroles » (sic). Autrement dit, elle paraît avoir cultivé une vraie disposition à tendre vers tout ce qui est vivant et personnel, en y écartant les potentialités de discorde. Comme femme, son rôle fut de créer de la relation, de l'intégration, moins de façon abstraite que de façon pratique. Augustin sera émerveillé par sa sagesse concrète et son attachement à la recherche de la vie bonne, menée en commun. Son obstination à vouloir que son fils mène une vie droite, en prenant une concubine officielle, n'est pas motivée par le désir d'ascension sociale ou la peur du « qu'en dira-t-on » mais la recherche d'un bonheur durable pour son fils. On a souvent mal compris cet épisode délicat, que tout le monde, à commencer par Augustin lui-même a pu regretter.

3 *Une mère, attentive à son fils*

Est-ce à dire qu'il y a eu chez cette femme une capacité d'empathie propre à comprendre, de l'intérieur – elle-même étant instruite par le Maître intérieur – ce qu'il y a de plus profond dans le cœur de l'homme, et en particulier de son fils ?

On peut interpréter de la sorte l' « accompagnement » de la réalisation de la vocation de son fils, toujours menacé par la fuite (au sens propre à Carthage, comme au sens figuré, devant les réalités de la vie) et la « détestable contagion du péché » (*Conf. IX,9,21*) en respectant le rythme de découverte propre à Augustin (et aussi Alype). De ce fait, il n'est pas surprenant que Monique se soit trouvée comme Marie aux étapes décisives d'Augustin : elle qui avait « planté le Christ dans l'âme d'Augustin » s'en portera aussi garante. Le soin de sa maison, sans doute modeste à Thagaste au vu des revenus limités du décurion, collecteur d'impôts Patricius, marque son souci de réalisation d'un espace propice au développement de la vocation de chacun. Mais l'espace extérieur reflète l'espace intérieur : mère attentive, aidée de nourrices, elle résiste aux emportements puérils d'Augustin, et c'est bien elle qui le confie au *primus magister* de Thagaste, avant d'accepter la poursuite de son éducation à Madaure. Elle ne fait pas que s'en tenir aux rudiments d'une éducation. Elle cherche aussi à apaiser les questions d'un fils inquiet : « Garçon de grande

espérance » (*Conf.* I,16,26), Augustin n'en a pas moins été inquiet et désordonné : Monique savait qu'un mariage prématuré conduirait à l'arrêt de ses études. Elle, qu'Augustin juge « échappée du milieu de Babylone (mais) cheminant encore dans ses environs » n'est d'ailleurs pas à toute épreuve. Que n'a-t-on pas glosé sur son attirance pour la boisson ! Cette « nouvelle Eve » aura été tentée de se laisser enivrer par un vin qui n'était pas celui des noces spirituelles. Ainsi, cette « fille raisonnable » a pu aussi s'abandonner au péché.

En fait, on a moins réalisé ici qu'Augustin se trouvait orphelin de père à 17 ans et aura son fils Adéodat à Carthage à 18 ans. Du point de vue de Monique, la vie de cette famille fragile était encore à consolider : veuve à 40 ans après les déceptions de la vie conjugale, devenue grand-mère malgré elle, elle transfère peut-être son affection sur un fils prometteur. Mais celui-ci a encore besoin d'être conseillé, protégé, malgré ses velléités d'émancipation. Si elle ne peut guère l'empêcher de fréquenter les Manichéens, au moins continue-t-elle à prier sans cesse pour lui. Sa piété et surtout ses larmes - nombreuses aux dires d'Augustin - compensent la foi rationaliste, dédaigneuse des Ecritures, des « amis » de son fils qu'elle trouve peu fréquentables.

Monique n'est pas sans moyen d'action d'ailleurs : elle chasse Augustin à Thagaste de son toit et de sa table, tant les égarements et les blasphèmes de son fils de retour de Carthage la désolent. Mais par certains côtés, on pourrait dire qu'elle se « sacrifie » pour son fils. Elle tente de le rejoindre non par la ruse ou le chantage affectif mais en cherchant, ce qu'elle obtiendra à Cassiciacum, à être dans une posture de « mère et fille de tous ».

Ainsi, elle se tiendra de plus en plus disponible, présente, mais comme en retrait même : elle est la première informée de la conversion de son fils au jardin de Milan (*Conf.* VIII,12,30). Indirectement, elle cherche à rétablir la pureté de la nature originelle déchue de son fils. En cela, elle s'inscrit délibérément dans le projet de « reformation » de sa vie. Elle ne fait pas que prier pour que ce projet se réalise. Elle y concourt aux grandes étapes de la vie d'Augustin, d'abord dans l'enseignement des rudiments de la foi, pour faire de lui un catéchumène, sans l'obliger au baptême, conformément aussi à la pratique tardive du baptême dans l'Antiquité.

Elle qui se situait en complémentarité rendue nécessaire avec son mari, le païen Patricius, se pose désormais dans une réceptivité de mère vis à vis de son fils mais plus particulièrement encore de l'action de Dieu en lui. On peut dire qu'elle y travaille dans la confiance, en tentant de faire disparaître, dans la mesure de ses moyens, les obstacles moraux, spéculatifs et spirituels à une authentique conversion de son fils. En ce sens, c'est bien elle qui joue aussi un rôle d'intermédiaire entre l'évêque

Ambroise qui a remarqué sa piété et qui peut guider plus sûrement son fils qu'elle ne le ferait elle-même. Son dévouement dans les pratiques de charité l'aide aussi à être identifiée comme la « mère d'Augustin », comme si sa bonne réputation devait rejaillir sur son fils. Elle se situe dans une orthopraxie et une orthodoxie de la foi pour Augustin

En fait, ce dernier est assez prompt à montrer comment elle développe une forme intérieure propre à accueillir le projet de Dieu pour lui. Elle ne se considère que comme le témoin ou l'intermédiaire. Elle veut faire éclore la vérité de la relation de Dieu à son fils. Sa maternité est de faire germer ce qui est vraiment humain chez lui, non pour qu'il s'accommode le moins mal de situations imparfaites mais pour qu'il puisse donner le meilleur de lui-même.

En réalité, ne pas le voir heureux aura été le plus grand mobile de son action. Certes, elle se sent à bien des reprises, incapable de répondre à ses interrogations anxieuses. Ainsi Augustin met en relief sa modération publique : elle ne semble pas affectée par le fait qu'Ambroise ne tarisse pas d'éloges sur elle, au moment où son fils doute de trouver « la voie de la vie » (*Conf.* VI,2,2). Elle ne ruine pas la réputation de son fils, non seulement en se conformant aux recommandations d'Ambroise concernant la pratique à Milan des repas sur les tombes des Martyrs mais aussi en fréquentant assidûment l'Eglise, en donnant aux plus pauvres. Elle fait preuve de maturité en rompant avec une coutume à laquelle elle était pourtant attachée pour en approfondir et renouveler le sens. Elle puise ainsi dans sa propre histoire, sans en être captive. Elle est bien ancrée dans le monde comme femme, tout en se livrant à une recherche existentielle intégrale. Son questionnement, parfois ironique, à Cassiciacum la fait considérer par Augustin, comme « oublieuse de son sexe ». Une société hiérarchisée comme celle des philosophes de l'Antiquité se trouve rééquilibrée dans la discussion égalitaire, où le « grand homme » Monique fait plus que donner le change : elle témoigne selon Augustin de cette science innée. Acquisée par la méditation, celle-ci permet de réorienter et de dédramatiser les débats (cf aussi le *De Ordine* I,31, où les femmes participent aux discussions, conformément au modèle de la philosophie antique).

4 *Une chrétienne, à la foi contagieuse*

A la limite, la même recherche de vérité dans l'extase d'Ostie doit être considérée comme le point culminant de cette véritable aventure spirituelle. Monique a souhaité avant tout la partager avec d'autres. Elle s'est offerte comme « passeuse », convertissant une foi située, celle de

l'Afrique du Nord, en une foi inculturée aux pratiques milanaises. Elle a accepté stoïquement le dernier dépouillement, qui la conduit à mourir en terre étrangère et non sur son sol natal, comme le voulait la coutume. Cependant, elle meurt avec une famille unie à ses pieds et favorise la communion des saints, en étant associée à son défunt mari Patricius dans les prières d'Augustin. Rien n'est loin de Dieu à condition de le chercher en toute chose, pourrait-on ainsi dire. D'ailleurs l'extase d'Ostie, peu avant cette mort subite, témoigne de la possibilité d'une vie hors des cadres trop étroits d'une naïveté première de la foi. Leur vision dépasse tout ce qu'Augustin et elle avaient imaginé : oublieux du passé, tendus vers un avenir, ils goûtent dans le présent les sommets de leur recherche de Dieu. Dans l'humilité vécue du quotidien de la foi partagée se cachent les possibilités de l'extase mystique. Cette attention extrême à la vie quotidienne aura peut-être été l'apanage de Monique.

La simplicité propre à ce redéploiement a valeur d'exemple pour Augustin : l'objectivité de la foi ne fait pas l'économie des pratiques religieuses locales, peut-être même du caractère berbère de Monique. Cependant, il faut remonter jusqu'à leur intention profonde. C'est cela qui compte. Monique acquiert une lucidité du regard sur les spécificités de la foi chrétienne et surtout sur les possibilités de leur épanouissement autour d'elle. Elle ne prête pas le flanc à la critique extérieure et à la désobéissance ecclésiale. Elle crée une ambiance propre à la foi sans se substituer au travail de la grâce. Certes, elle fut sainte pour Augustin et il a été saint par elle. Mais elle aura aussi œuvré à la constitution d'un environnement plus large, par ses prières assidues et continues, comme la participation concrète à l'annonce de la foi. Elle sera allée de l'avant, de façon assez pragmatique dans les faits, dans la réalisation d'une « ambiance » propre à la foi, partout où elle aura été amenée à se déployer. Nous ne sommes plus ici dans le registre psychologique pour Augustin, de la « compensation » de la disparition précoce de son père, par sa mère, mais bien dans la réalisation de ses propres virtualités devant Dieu, grâce à l'amour de sa mère, dont la mémoire commune au memento des défunts aura été la seule contrepartie.

Pour une femme donnée jeune en mariage à un païen sans doute deux fois plus vieux qu'elle, ce destin est somme toute assez exceptionnel. Pas plus que les *Confessions* ne sont l'autobiographie d'Augustin, elles ne le sont de Monique : elles ne donnent que peu de renseignements sur sa vie, laissent des pans entiers totalement inconnus, mais comme *confessio laudis*, *confessio peccati*, *confessio fidei*, elles décrivent bien certains traits de la foi de Monique. Peut-être faut-il aussi faire l'hypothèse que la connaissance d'Augustin des portraits de

femmes dans l'Antiquité a influencé le sien (Didon abandonnée par Enée, chez Virgile ou bien la stoïque Cornelia mère des Gracques décrite par Plutarque) ?

Plus que tout, Monique est une convertie, comme Augustin, du mauvais usage de la liberté – qui, en l'occurrence l'orienta vers le péché d'alcoolisation – redressé par l'intervention de Dieu par l'intermédiaire, sans doute peu flatteur pour l'orgueil, des sarcasmes d'une servante. Son insuffisance personnelle, comme femme, est compensée par la grâce. Monique recourt à l'interprétation de ses propres rêves (*Conf.* III,11,19 par exemple), dont Augustin atteste aussi de l'origine divine de certains. Il ne s'agit pas ici « d'intuition féminine ». Il s'agit d'une forme de connaissance concourant à la révélation d'un ordre plus complet : le rêve est commun à l'humanité. Dans l'Antiquité, tout le monde croit aux songes. Monique en attribue l'origine à Dieu pour se laisser guider. La « règle de la foi », que sa mère a vue en une vision, permet à Augustin de confirmer son propre itinéraire (*Conf.* VIII,12,30).

Au final, contrairement à ce que laisse entendre une lecture superficielle des *Confessions*, Monique n'a en fait passé qu'un temps limité avec lui : à Madaure, à Carthage pendant quatre ans, à Thagaste, quand il revient et que sa mère lui barre la porte de la maison. Elle ne le rejoint qu'après sa période d'indépendance à Carthage. Nous ne savons guère précisément quand elle le suit à distance à Rome, Milan, puis Cassiciacum et Ostie. Monique représente en somme cette « mère Eglise », *mater catholica* par excellence, qui pleure les eaux baptismales, donnant le lait spirituel à ses enfants, peu capables encore de recevoir d'autres nourritures plus solides. Grâce à elle, Augustin sera revenu autant par « contagion » que « conviction » à Dieu (P. Henry). Ainsi Monique fut d'une foi contagieuse. Elle fut moins une mère maternant son fils qu'une personne profondément croyante. Pour cette raison, elle fit l'admiration d'Augustin. Elle donne ainsi de nombreuses pistes pour penser la vocation de la femme dans le monde et sans aucun doute, de façon complémentaire, la vocation et la mission de la vie religieuse féminine.

Jean-François Petit
Augustin de l'Assomption
(Paris, Institut Catholique)